



LUCINDA RILEY

LA ROSE
DE MINUIT

Par l'autrice
de la saga
phénomène

LES SEPT
SŒURS



POCHE
C
CHARLESTON

LUCINDA RILEY

LA ROSE DE MINUIT

Quand la célèbre actrice Rebecca Bradley passe les portes en fer forgé d'Astbury Hall, le domaine anglais qui sert de lieu de tournage à son prochain film, elle est subjuguée par cette propriété sortie d'une autre époque. Loin des paparazzis et du glamour d'Hollywood, elle éprouve immédiatement une curieuse sérénité. Mais le jour où elle découvre sa troublante ressemblance avec lady Violet, la grand-mère de l'actuel propriétaire des lieux, elle décide d'en savoir plus sur le passé de cette étrange famille.

Aidée par un jeune homme originaire de Bombay à la recherche d'informations sur son aïeule, qui aurait vécu à Astbury Hall, Rebecca perce peu à peu les secrets qu'abritent les vieilles pierres du manoir. Seulement, les ombres qui hantent la dynastie des Astbury pourraient bouleverser bien des destinées...

Une étourdissante fresque multigénérationnelle, qui nous fait voyager des splendides demeures de la campagne anglaise aux palais des maharadjahs du début du XX^e siècle.

« **Un roman captivant.** »

DAILY MAIL

Traduit de l'anglais par Jocelyne Barsse

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-290-4



9 782385 292904

10,90 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr
www.lucindariley.com

Titre original : *The Midnight Rose*

Copyright © Lucinda Riley, 2013

Traduit de l'anglais par Jocelyne Barsse

Tous droits réservés.

© Éditions City, 2014, pour la traduction française

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-290-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lucinda Riley

LA ROSE DE MINUIT

Roman

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Jocelyne Barsse*



De la même autrice, aux éditions Charleston :

La Jeune Fille sur la falaise

La Belle Italienne

L'Ange de Marchmont Hall

La Lettre d'amour interdite

Le Secret d'Helena

La Chambre aux papillons

La Maison de l'orchidée

Le Domaine de l'héritière

Les Mystères de Fleat House

La Promesse cachée

La série *Les Sept Sœurs* :

Les Sept Sœurs – Maia (tome 1)

La Sœur de la tempête – Ally (tome 2)

La Sœur de l'ombre – Star (tome 3)

La Sœur à la perle – CeCe (tome 4)

La Sœur de la Lune – Tiggy (tome 5)

La Sœur du Soleil – Électra (tome 6)

La Sœur disparue (tome 7)

Atlas, l'histoire de Pa Salt (tome 8)

À Leonora

*Que mes pensées viennent vers toi,
quand je serai parti,
comme les dernières lueurs du soleil couchant
à la lisière du silence étoilé.*

Rabindranath Tagore

DARJEELING, INDE
FÉVRIER 2000

PROLOGUE

Anahita

J' ai cent ans aujourd'hui. Non seulement j'ai réussi à survivre à un siècle entier, mais j'ai aussi vu le début d'un nouveau millénaire.

Allongée dans mon lit, bien calée contre mes oreillers, je regarde le soleil se lever au-dessus du mont Kangchenjunga derrière ma fenêtre et je ne peux m'empêcher de sourire face au ridicule de cette pensée.

Si j'étais un meuble, un fauteuil élégant par exemple, on me considérerait comme une antiquité. Je serais ciré, restauré et exposé fièrement pour qu'on puisse m'admirer.

Malheureusement, mon enveloppe humaine ne s'est pas patinée avec le temps comme un beau meuble en acajou. Mon corps s'est au contraire détérioré et ressemble désormais à un sac en toile flasque contenant un ensemble d'os.

Toute beauté en moi, qui pourrait avoir une certaine valeur aux yeux d'autrui, est enfouie au plus

profond de mon être. C'est la sagesse que j'ai acquise pendant cent ans, c'est mon cœur qui a battu au rythme de toutes les émotions, de tous les comportements humains.

Il y a cent ans, jour pour jour, mes parents, comme le font les Indiens, ont consulté un astrologue, l'interrogeant sur l'avenir de leur petite fille qui venait de naître. Je crois que j'ai encore les prédictions du devin parmi les quelques affaires de ma mère que j'ai conservées. Je me souviens qu'elles disaient que j'aurais une longue vie, mais, en 1900, mes parents pensaient sans doute qu'avec la grâce des dieux, je vivrais jusqu'à cinquante ans.

J'entends un léger coup frappé à la porte. C'est Keva, ma fidèle domestique, qui m'apporte un plateau avec une tasse de thé English Breakfast et un petit pichet de lait froid. Je bois le thé à l'anglaise ; c'est une habitude à laquelle je n'ai jamais pu déroger malgré le fait que j'ai passé les soixante-dix-huit dernières années de ma vie en Inde, dans la région de Darjeeling, en plus.

Je ne réponds pas à Keva, préférant, en ce matin spécial, rester seule avec mes pensées. Keva voudra parler du déroulement de la journée avec moi, elle sera impatiente de m'aider à me lever, à me laver et à m'habiller avant que les membres de ma famille ne commencent à arriver.

Alors que le soleil ronge les nuages au-dessus des montagnes aux sommets couverts de neige, je scrute le ciel bleu en quête de la réponse que j'attends depuis soixante-dix-huit ans. Tous les matins, j'implore les dieux.

Aujourd'hui, s'il vous plaît. Je supplie les dieux, car chaque heure écoulée, depuis le jour où j'ai vu mon enfant pour la dernière fois, m'a convaincue qu'il

respire encore quelque part sur cette planète. S'il était mort, je l'aurais su à l'instant même où il aurait quitté ce monde, comme je l'ai su pour tous ceux que j'ai aimés dans ma vie, quand ils ont rendu l'âme.

Les larmes me montent aux yeux, et je tourne la tête vers ma table de nuit pour regarder la seule photo que j'ai de lui, un enfant de deux ans, souriant et angélique, assis sur mes genoux. C'est mon amie Indira qui me l'a donnée avec son acte de décès quelques semaines après qu'on m'avait informée de la mort de mon fils.

Il y a une éternité, me dis-je. La vérité, c'est que mon fils est un vieil homme lui aussi, aujourd'hui. Il fêtera son quatre-vingt-unième anniversaire en octobre de cette année. Pourtant, je n'arrive pas à l'imaginer en vieillard.

Je détourne la tête de la photo avec détermination, car je sais qu'aujourd'hui je mérite la fête que ma famille a préparée pour moi. Pourtant, à chaque grande occasion, quand je vois ma fille et ses enfants, ainsi que les enfants de ses enfants, l'absence de mon fils ne fait que raviver la douleur dans mon cœur, me rappelant qu'il n'a jamais été là avec nous.

Bien sûr, tous pensent que mon fils est mort il y a soixante-dix-huit ans.

— Maaji, tu as même son acte de décès ! Laisse-le reposer en paix, disait toujours Muna, ma fille. Profite de ta famille, ta fille, tes petits-enfants et arrière-petits-enfants, ils sont bien vivants, eux !

Après toutes ces années, je comprends que Muna ressent une certaine frustration quand j'aborde le sujet. Et elle a raison. Elle veut me *suffire*. Mais un enfant disparu ne peut jamais être remplacé dans le cœur d'une mère.

Aujourd'hui, cependant, ma fille parviendra à ses fins. Assise dans mon fauteuil, je vais contempler avec plaisir la dynastie que j'ai engendrée. Je ne les ennuierais pas avec mes histoires sur le passé de l'Inde. Quand ils arriveront au volant de leurs Jeep occidentales rapides avec leurs enfants et leurs gadgets à piles, je ne leur raconterai pas comment Indira et moi grimpons à dos de cheval sur les collines aux pentes raides autour de Darjeeling, je ne leur dirai pas qu'à l'époque l'électricité et l'eau courante étaient encore un luxe inaccessible dans la plupart des foyers. Je ne leur parlerai pas non plus de mon insatiable envie de lire tous les livres, si abîmés fussent-ils, que je trouvais. Les jeunes sont irrités par les histoires du passé. Ils veulent vivre au présent, exactement comme moi quand j'avais leur âge.

J'imagine que la plupart des membres de ma famille ne se réjouissent pas vraiment à l'idée de traverser toute l'Inde en avion pour rendre visite à leur arrière-grand-mère le jour de son centième anniversaire. Mais peut-être suis-je dure avec eux.

J'ai beaucoup réfléchi au cours des derniers jours, me demandant pourquoi les jeunes semblent si mal à l'aise quand ils sont contraints de côtoyer les vieux. Ils pourraient apprendre tellement de nous. J'en suis arrivée à la conclusion que notre présence physique si fragile leur faisait prendre conscience de ce que leur réservait l'avenir. Alors qu'ils sont eux-mêmes à l'apogée de leur force et de leur beauté, ils ne voient qu'une chose : combien un jour ils seront diminués, eux aussi. Ils ne savent pas ce qu'ils vont gagner. Comment pourraient-ils comprendre que, par l'expérience acquise au fil des ans, leur âme va grandir, que

leur impétuosité va être domptée, et leurs pensées égoïstes repoussées ?

Mais la nature est ainsi faite et je l'accepte dans toute sa splendeur et sa complexité. Je n'essaie plus de changer les choses.

Quand Keva frappe à la porte pour la deuxième fois, je la laisse entrer. Pendant qu'elle me parle en hindi à toute vitesse, je bois mon thé et révise les prénoms de mes quatre petits-enfants et de mes onze arrière-petits-enfants. À cent ans, je veux prouver que mon esprit, au moins, fonctionne encore parfaitement.

Les quatre petits-enfants que ma fille m'a donnés ont tous mené une brillante carrière et sont devenus des parents aimants. Ils se sont épanouis dans le nouveau monde né avec l'indépendance de l'Inde, et leurs enfants ont repris le flambeau, avec plus d'audace encore. Si mes souvenirs sont bons, six d'entre eux ont créé une entreprise ou font partie d'une corporation professionnelle. Égoïstement, j'aurais aimé qu'un de mes descendants suive ma voie et se consacre à la médecine, mais je sais que je ne peux pas tout avoir.

Tandis que Keva me conduit à la salle de bains pour m'aider à faire ma toilette, je me dis que, si ma famille a réussi, c'est grâce à la chance qui lui a souri, à ses capacités intellectuelles, mais aussi à un réseau familial efficace.

Je pense aussi que mon cher pays, l'Inde, devra attendre encore un siècle pour que les millions de personnes qui continuent à mourir de faim dans les rues voient enfin leurs besoins essentiels satisfaits. J'ai fait de mon mieux pour apporter mon aide au fil des ans, toutefois mes efforts ne sont qu'une petite goutte d'eau dans l'océan de la pauvreté et des privations.

Je m'assieds et laisse patiemment Keva me vêtir de mon nouveau sari, un cadeau d'anniversaire de Muna, ma fille, et je décide que je ne vais pas broyer du noir aujourd'hui.

— Vous êtes superbe, madame Chavan.

En me regardant dans le miroir, je suis bien obligée de constater qu'elle ment, mais c'est pour ça que je l'aime. Mes doigts effleurent le collier de perles qui orne mon cou depuis près de quatre-vingts ans. Il reviendra à Muna après ma mort.

— Votre fille arrive à onze heures, et le reste de votre famille suivra une heure plus tard. Où dois-je vous installer en attendant ?

Je souris. J'ai vraiment l'impression d'être un fauteuil en acajou.

— Vous pourriez m'installer près de la fenêtre. J'aimerais contempler mes chères montagnes.

Elle m'aide à me lever, me conduit doucement vers le fauteuil et me fait asseoir.

— Vous avez besoin de quelque chose, madame ?

— Non, vous pouvez aller à la cuisine, à présent. Assurez-vous que notre cuisinier a le menu bien en tête.

— Oui, madame.

Elle va chercher la clochette sur mon chevet, la dépose sur la table à côté de moi et quitte la pièce en silence.

Je tourne mon visage vers le soleil, qui commence à entrer à flots par la grande fenêtre panoramique de mon bungalow en haut de la colline. Tout en me prélassant comme un chat, je pense à tous les amis qui ont déjà quitté cette terre et qui ne pourront pas assister à la fête de mon anniversaire aujourd'hui. Indira, mon amie la plus chère, est morte il y a quinze ans.

C'a été l'un des rares moments de ma vie où je me suis complètement effondrée. Je ne pouvais plus m'arrêter de pleurer. Ma fille, si dévouée soit-elle, ne pourra jamais me donner l'amour et l'amitié que j'ai reçus d'Indira. Égocentrique et frivole jusqu'à ses derniers instants, Indira a pourtant été là pour moi quand j'avais le plus besoin d'elle.

Je fixe le secrétaire dans l'alcôve en face de moi et ne peux m'empêcher de penser à ce qui est caché dans le tiroir fermé à clé. C'est une lettre, une lettre de trois cents pages. Elle est adressée à mon cher fils et raconte l'histoire de ma vie depuis ma naissance. Les années passant, j'ai eu peur d'oublier certains détails, qu'ils deviennent flous et granuleux comme les images d'un film muet en noir et blanc.

Si, comme je le crois, mon fils est en vie et s'il me revient un jour, je veux qu'il connaisse l'histoire de sa mère et son amour infailible pour lui. Et aussi les raisons pour lesquelles elle a dû le laisser...

J'ai commencé à écrire à cinquante ans environ, consciente que je pouvais mourir à tout instant. Cette lettre est restée ainsi près de cinquante ans ; personne ne l'a touchée, personne ne l'a lue, car mon fils n'est jamais venu et je ne l'ai toujours pas retrouvé.

Personne, pas même ma fille, ne connaît l'histoire de ma vie avant sa venue au monde. Parfois, je me sens coupable de ne pas lui avoir révélé la vérité. Mais je me dis qu'elle a eu au moins la chance de profiter de mon amour quand son frère en a été privé.

Tout en songeant à ma lettre, je prie les dieux pour qu'ils me guident. Je n'aimerais pas qu'après ma mort, qui est sans doute imminente, mon histoire tombe entre de mauvaises mains. Je me demande, pendant quelques secondes, si je ne devrais pas allumer un feu et dire à Keva d'y jeter le manuscrit. Mais

non, je secoue la tête instinctivement. Je ne peux me résoudre à le faire. Il y a encore de l'espoir. Après tout, j'ai vécu jusqu'à cent ans. Pourquoi ne vivrais-je pas jusqu'à cent dix ans ?

Mais à qui confier mon histoire en attendant, juste au cas où ?

Je passe mentalement en revue les membres de ma famille, génération par génération. À chaque nom, j'écoute et j'attends une réponse. Et c'est sur le nom d'un de mes arrière-petits-fils que je m'arrête.

Ari Malik, l'aîné de mon petit-fils le plus âgé, Vivek. Je ris doucement tandis qu'un frisson me parcourt le dos : le signal qui m'a été donné par ceux d'en haut qui en savent beaucoup plus que moi. Ari, le seul membre de ma famille à avoir des yeux bleus. Le seul... avec mon fils adoré.

Je me concentre pour me rappeler ce que je sais de lui. Avec onze arrière-petits-enfants, il n'est pas surprenant que j'aie du mal à me souvenir du parcours de chacun. Ce serait un défi même pour une personne deux fois plus jeune que moi. De plus, ils vivent aux quatre coins du pays, et je les vois rarement.

Vivek, le père d'Ari, est celui qui a le mieux réussi parmi mes petits-enfants. Il a toujours été intelligent quoiqu'un peu ennuyeux. Ingénieur, il a très bien gagné sa vie, ce qui lui a permis d'offrir une existence très confortable à sa femme et à ses trois enfants. Si mes souvenirs sont bons, Ari a fait ses études en Angleterre. Il a toujours été brillant, même si j'ignore ce qu'il fait depuis qu'il a quitté l'école. Je vais m'employer à le découvrir aujourd'hui. Je vais l'observer. Et alors je saurai si mon intuition ne m'a pas trompée.

Ma décision prise, je me sens plus calme – j'ai peut-être trouvé une solution à mon dilemme. Je ferme les yeux et m'assoupis.

— Où est-il ? demanda à voix basse Samina Malik à son mari. Il m'avait promis qu'il ne serait pas en retard pour cette occasion, ajouta-t-elle en observant les autres membres de la famille d'Anahita, déjà tous présents.

Ils étaient réunis autour de la vieille dame dans l'élégant salon de son bungalow et la couvraient de cadeaux et de compliments.

— Ne panique pas, Samina, dit Vivek pour reconforter sa femme. Notre fils va bientôt arriver.

— Ari a dit qu'il nous retrouverait à la gare... Je t'assure, Vivek, ce garçon n'a aucun respect pour sa famille, je...

— Chut, *pyari*, c'est un jeune homme très occupé, et un bon garçon aussi.

— Tu trouves ? grinça Samina. Je n'en suis pas si sûre. Chaque fois que j'appelle chez lui, j'entends une voix féminine différente à l'autre bout du fil. Tu sais comment ça se passe à Bombay. La ville est pleine de dévergondées de Bollywood et de requins, murmura-t-elle afin que les autres membres de la famille n'entendent pas leur conversation.

— Écoute, notre fils a vingt-cinq ans et il a monté sa propre entreprise. Il est parfaitement capable de se débrouiller, répondit Vivek.

— Le personnel attend que tout le monde soit là pour apporter le champagne. Keva craint que ta grand-mère ne soit trop fatiguée si nous attendons plus longtemps, soupira Samina. Si dans dix minutes Ari n'est toujours pas arrivé, je leur dirai de commencer sans lui.

— Ça ne sera pas nécessaire, répondit Vivek en affichant un grand sourire quand Ari, son fils préféré,

entra dans la pièce. Ta mère était déjà en train de paniquer, dit-il à Ari en le serrant affectueusement dans ses bras.

Samina regarda son fils en fronçant les sourcils, mais, comme toujours, elle savait qu'elle livrait une bataille perdue d'avance contre son charme irrésistible.

— Excuse-moi, Ma.

Ari adressa un sourire charmeur à sa mère et prit ses mains dans les siennes.

— J'ai été retardé et j'ai essayé de t'appeler sur ton téléphone portable, mais comme d'habitude il était éteint.

Ari et son père échangèrent un sourire narquois. L'incapacité de Samina à utiliser son téléphone portable faisait l'objet de nombreuses plaisanteries dans la famille.

— Eh bien, je suis là à présent, dit-il en regardant le reste de son clan. J'ai loupé quelque chose ?

— Non, et ton arrière-grand-mère a été très occupée à saluer tout le monde. Espérons qu'elle n'aura pas remarqué ton arrivée tardive, indiqua Vivek.

Ari se retourna et observa la matriarche, entourée des membres de sa famille, dont les gènes avaient tissé des liens invisibles à travers les générations. Il constata que les yeux vifs et inquisiteurs de son arrière-grand-mère étaient fixés sur lui.

— Ari, tu t'es enfin décidé à nous rejoindre ! lança-t-elle en souriant. Viens embrasser ton arrière-grand-mère.

— Elle a peut-être cent ans aujourd'hui, mais rien n'échappe à ta grand-mère, murmura Samina à Vivek.

Quand Anahita ouvrit ses bras frêles pour accueillir Ari, la foule de parents s'ouvrit, et tous les regards dans la pièce se tournèrent vers lui. Ari s'avança vers son arrière-grand-mère et s'inclina devant elle en

joignant les mains paume contre paume devant son cœur, lui témoignant son respect par un *pranam*.

— Nani, la salua-t-il en employant le surnom que tous ses petits-enfants et arrière-petits-enfants utilisaient pour s'adresser à elle. Excuse-moi pour mon retard. La route est longue depuis Bombay, expliqua-t-il.

Quand il leva la tête, son arrière-grand-mère le scrutait comme si elle cherchait à sonder son âme.

— Ce n'est pas grave, dit-elle en tendant ses doigts parcheminés pour effleurer sa joue comme l'aile d'un papillon. Même si, ajouta-t-elle en baissant la voix pour que seul Ari puisse l'entendre, je vérifie toujours que j'ai réglé mon réveil à la bonne heure avant de m'endormir. C'est très utile.

Elle lui fit un petit clin d'œil.

— Nous parlerons plus tard, toi et moi. Je vois que Keva est impatiente de commencer à servir.

— Oui, Nani, bien sûr, dit Ari qui se sentit rougir. Bon anniversaire.

Tandis qu'il retournait vers ses parents, Ari se demanda comment son arrière-grand-mère avait pu deviner la raison exacte de son retard aujourd'hui.

La journée se déroula comme prévu. Vivek, le plus âgé des petits-enfants d'Anahita, prit la parole et fit un discours émouvant sur la vie remarquable de sa grand-mère. Le champagne coulant à flots, les langues se délièrent, et la tension particulière qui régnait entre les membres d'une famille séparés depuis trop longtemps disparut. La concurrence naturelle entre frères et sœurs s'estompa tandis que chacun retrouvait sa place dans la hiérarchie familiale, et les jeunes cousins finirent par oublier leur timidité.

— Regarde ton fils, dit Muna, la fille d'Anahita, à Vivek. Ses cousines sont toutes en admiration devant lui. Il va falloir qu'il songe à se marier, ajouta-t-elle.

— Je doute que cela fasse partie de ses priorités, marmonna Samina. De nos jours, les jeunes hommes papillonnent jusqu'à trente ans.

— Vous n'allez pas arranger un mariage pour lui ? demanda Muna.

— Si, bien sûr, mais je doute qu'il soit d'accord, répondit Vivek en soupirant. Ari fait partie de la nouvelle génération : il est bien décidé à prendre son destin en main. Il a monté une société et voyage dans le monde entier. Les temps ont changé, Maman, et Samina et moi devons laisser à nos enfants un peu de liberté dans le choix de leurs partenaires.

— Vraiment ? s'étonna Muna en haussant les sourcils. C'est très moderne de ta part, Vivek. Après tout, vous vous êtes bien entendus, tous les deux.

— Oui, Maman, admit Vivek en prenant la main de sa femme. Tu as fait un bon choix pour moi, dit-il en souriant.

— Mais nous ne pouvons pas nager à contre-courant, intervint Samina. Les jeunes font comme ils veulent aujourd'hui et prennent leurs décisions sans nous demander notre avis.

Voulant à tout prix changer de sujet, elle regarda Anahita.

— Votre mère semble profiter de sa journée, fit-elle remarquer à Muna. C'est vraiment une force de la nature, un miracle.

— Oui, acquiesça Muna avec un soupir. Mais je m'inquiète pour elle. Je n'aime pas la savoir en haut de ces collines avec Keva pour seule compagnie. Il fait si froid l'hiver ; ça ne peut pas être bon pour ses vieux os. Je lui ai demandé maintes fois de venir vivre avec nous à Guhagar pour que nous puissions nous occuper d'elle. Mais, bien sûr, elle refuse. Elle

dit qu'elle se sent plus proche de ses esprits ici, et bien sûr de son passé.

— Son *mystérieux* passé, renchérit Vivek en haussant les sourcils. Maman, tu crois que tu pourras la persuader un jour de te révéler l'identité de ton père ? Je sais qu'il est mort avant ta naissance, mais les circonstances de sa disparition m'ont toujours paru floues.

— C'était important pour moi quand j'étais enfant et adolescente, et je me souviens que je l'assaillais de questions, mais maintenant, si elle veut garder ses secrets pour elle, je n'y vois pas d'inconvénient, dit Muna. Je n'aurais pas pu souhaiter une mère plus aimante et je ne veux pas la blesser.

Tandis que Muna considérait sa mère avec tendresse, Anahita surprit son regard et lui fit signe.

— Oui, Maaji, qu'est-ce qu'il y a ? demanda Muna une fois qu'elle eut rejoint sa mère.

— Je suis fatiguée, dit Anahita en réprimant un bâillement. J'aimerais me reposer un peu et je veux que, dans une heure, tu m'amènes mon arrière-petit-fils Ari.

— D'accord.

Muna aida sa mère à se lever et à se frayer un chemin parmi les convives. Keva, qui comme toujours n'était jamais loin de sa maîtresse, s'approcha.

— Ma mère aimerait se reposer un peu. Pouvez-vous l'emmener dans sa chambre et l'installer dans son lit ?

— Bien sûr, la journée a été longue.

Muna les regarda quitter la pièce et retourna auprès de Vivek et de sa femme.

— Elle va faire une sieste, mais elle m'a demandé si Ari pouvait aller la voir dans une heure.

— Vraiment ?

Vivek fronça les sourcils.

— Je me demande bien pourquoi.

— Qui sait ce qui se passe dans la tête de ma mère, soupira Muna.

— Je ferais mieux d'aller le prévenir. Je sais qu'il avait l'intention de partir tôt. Il a un rendez-vous d'affaires demain matin à Bombay.

— Pour une fois, sa famille devra passer en premier, déclara Samina avec fermeté. Je vais le chercher.

Quand Ari apprit que son arrière-grand-mère souhaitait s'entretenir seule à seul avec lui et qu'il devait la retrouver une heure plus tard, il fut, comme son père s'y attendait, franchement contrarié.

— Je ne peux pas rater mon avion, Maman, essaie de comprendre. J'ai une entreprise à faire tourner.

— Dans ce cas, je vais demander à ton père d'aller dire à sa grand-mère que, le jour de son centième anniversaire, l'aîné de ses arrière-petits-enfants n'a pas voulu lui accorder un peu de son temps.

— Mais, Maman !

Ari vit l'expression sévère de sa mère et soupira.

— Bon, d'accord, dit-il en hochant la tête, je vais rester. Excuse-moi, je dois passer un coup de fil afin de différer mon rendez-vous et je n'ai pas de réseau ici.

Samina regarda son fils s'éloigner. Il avait les yeux rivés sur son téléphone portable. Ari avait toujours été un enfant très déterminé, et, comme toutes les mères, elle avait cédé à beaucoup des caprices de son aîné. Il avait quelque chose de spécial, elle l'avait su dès l'instant où il avait ouvert les yeux. Quel choc elle avait eu en découvrant qu'ils étaient bleus ! Vivek n'avait cessé de la taquiner à ce sujet, mettant en doute sa fidélité. Puis, un jour, alors qu'ils rendaient visite à Anahita, elle leur avait appris que le père défunt de

Muna avait les yeux de la même couleur. Ari avait la peau plus claire que ses frères et sœurs, et sa beauté avait toujours attiré l'attention. Une attention constante depuis vingt-cinq ans qui l'avait forcément rendu un peu arrogant. Heureusement, la douceur de son caractère le sauvait. De tous ses enfants, Ari était le plus affectueux et il accourait au moindre problème pour venir en aide à sa mère. Jusqu'au jour où il était parti pour Bombay et avait annoncé qu'il allait monter une entreprise.

Aujourd'hui, quand il rendait visite à sa famille, il paraissait plus dur, plus égocentrique, et Samina savait au fond d'elle-même qu'elle l'appréciait de moins en moins. En retournant vers son mari, elle se dit que ce n'était peut-être qu'une mauvaise passe qui prendrait bientôt fin, du moins l'espérait-elle.

Une heure plus tard, Ari rejoignit son arrière-grand-mère.

— Me voilà, Nani, dit le jeune homme en entrant dans la pièce à grandes enjambées. J'espère que tu t'es bien reposée.

— Oui.

Anahita lui indiqua le fauteuil.

— Assieds-toi, Ari, s'il te plaît, et pardonne-moi si j'ai bouleversé tes projets professionnels pour demain.

— Ce n'est pas grave, Nani, vraiment pas grave, assura Ari qui se sentit rougir pour la deuxième fois de la journée.

Il l'observa. Elle le dévisageait elle aussi de ses yeux pénétrants, et il se demanda comment elle pouvait lire dans ses pensées.

— Ton père m'a dit que tu vivais à Bombay et que les affaires marchaient bien pour toi. Tu es à la tête d'une entreprise florissante.

— Je n'irais pas jusque-là, mais je travaille très dur pour qu'un jour ce soit le cas.

— Je vois que tu es un jeune homme ambitieux et je suis sûre qu'un jour tu récolteras le fruit de tes efforts.

— Merci, Nani.

Ari vit son arrière-grand-mère esquisser un sourire.

— Bien sûr, ta réussite ne t'apportera peut-être pas la satisfaction que tu espères. La vie a bien plus à offrir que le travail et l'argent. Mais c'est à toi de le découvrir, ajouta-t-elle. À présent, Ari, j'aimerais te donner quelque chose. Ouvre le secrétaire avec cette clé, tu veux bien ? Et prends la pile de feuilles que tu trouveras à l'intérieur.

Ari prit la clé dans la main de son arrière-grand-mère, la fit tourner dans la serrure du tiroir et saisit le vieux manuscrit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est le récit de la vie de ton arrière-grand-mère. Je l'ai écrit pour que mon fils disparu ait la possibilité de connaître un jour mon histoire. Malheureusement, je ne l'ai jamais retrouvé.

Ari vit les yeux de son arrière-grand-mère se remplir de larmes. Il avait entendu parler son père, il y a très longtemps, du fils qui était mort en bas âge en Angleterre, où avait vécu son arrière-grand-mère pendant la Grande Guerre.

S'il se souvenait bien, elle avait dû le laisser quand elle était retournée en Inde. Apparemment, Anahita avait toujours refusé de croire que son fils était mort.

— Mais je pensais...

— Oui, je suis sûre qu'on t'a dit que j'ai son acte de décès. Et que je suis simplement une mère triste et peut-être un peu folle qui est incapable d'accepter la mort de son fils adoré.

Mal à l'aise, Ari se mit à remuer sur son siège.

— J'ai entendu cette histoire, reconnut-il.

— Je sais ce que pense ma famille et ce que tu penses certainement, toi aussi, dit Anahita avec fermeté. Mais, crois-moi, il y a des choses dans le ciel et sur terre qui ne peuvent pas être expliquées dans un document écrit de la main de l'homme. Le cœur d'une mère et son âme lui disent des choses qu'elle ne peut pas ignorer. Et je vais t'expliquer pourquoi mon fils n'est pas mort.

— Je te crois, Nani.

— Je pense au contraire que tu ne me crois pas, mais je comprends, reprit Anahita en haussant les épaules. Ça ne me fait rien. C'est en partie ma faute si ma famille ne me croit pas. Je n'ai jamais raconté à ma fille ni à mes petits-enfants ce qui s'est passé il y a si longtemps.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Anahita regarda ses chères montagnes par la fenêtre. Elle secoua légèrement la tête.

— Je ne peux pas te le dire maintenant. Tout est là.

Elle montra du doigt le tas de feuilles dans les mains d'Ari.

— Quand ce sera le bon moment pour toi – et tu le sauras alors –, tu liras peut-être mon histoire. Et ce sera à toi de décider si tu veux en savoir davantage.

— Je vois, mentit Ari.

— Tout ce que je te demande, c'est de ne pas dévoiler le contenu de ces pages aux autres membres de notre famille, pas avant ma mort. C'est ma vie que je te confie, Ari. Comme tu le sais...

Anahita marqua une pause.

— ... il ne me reste malheureusement plus beaucoup de temps sur cette terre.

Ari la dévisagea, ne comprenant pas vraiment ce que son arrière-grand-mère attendait de lui.

— Tu veux que je lise ces pages et que j’entreprenne des recherches pour retrouver ton fils ?

— Oui.

— Mais où devrai-je commencer ?

— En Angleterre, bien sûr.

Anahita le fixa.

— Il te suffirait de retourner aux endroits où j’ai vécu. Tout ce qu’il te faut savoir se trouve dans les pages que tu tiens dans tes mains. De plus, ton père m’a dit que tu avais une société d’informatique. Tu as donc le *webbing* à ta disposition.

— Tu veux dire le Web ?

Ari réprima son envie de rire.

— Oui, donc, je suis sûre qu’il ne te faudrait que quelques secondes pour retrouver l’endroit où tout a commencé, conclut Anahita.

Ari suivit le regard de son arrière-grand-mère et contempla à son tour les montagnes derrière sa fenêtre.

— Tu as une vue magnifique d’ici, déclara-t-il, à court d’idées.

— Oui, et c’est pourquoi je reste dans cette maison, même si ça contrarie ma fille. Un jour, bientôt, je partirai là-haut, bien au-delà de ces sommets, et j’en serai heureuse. Je verrai beaucoup d’êtres chers dont j’ai pleuré la mort. Mais bien sûr...

Anahita posa les yeux sur son arrière-petit-fils.

— ... pas celui que je veux voir par-dessus tout.

— Comment sais-tu qu’il est encore en vie ?

Anahita se remit à regarder l’horizon, puis elle ferma les yeux avec lassitude.